

ensemble au pied d'un gros hêtre pourpre. Leurs plus petits enfants étaient suspendus dans des réseaux aux branches de l'arbre : la brise des bois berçait ces couches aériennes d'un mouvement presque insensible. Les mères se levaient de temps en temps pour voir si leurs enfants dormaient, et s'ils n'avaient point été réveillés par une multitude d'oiseaux qui chantaient et voltigeaient alentour. Cette scène était charmante.

Nous étions assis à part, l'interprète et moi, avec les guerriers, au nombre de sept ; nous avions tous une grande pipe à la bouche : deux ou trois de ces Indiens parlaient anglais.

A quelque distance, de jeunes garçons s'ébattaient : mais au milieu de leurs jeux, en sautant, en courant, en lançant des balles, ils ne prononçaient pas un mot. On n'entendait point l'étourdissante criallerie des enfants européens ; ces jeunes sauvages bondissaient comme des chevreuils, et ils étaient muets comme eux.

Les pères ont parlé aux enfants et les enfants ont répondu aux pères. Je me suis fait rendre compte du colloque par mon interprète. Voici ce qui s'est passé :

Un Sauvage d'une trentaine d'années a appelé son fils, et l'a invité à sauter moins fort, l'enfant a répondu : *c'est raisonnable*. Et, sans faire ce que le père lui disait, il est retourné au jeu.

Le grand père de l'enfant l'a appelé à son tour, et lui dit : *fais cela* ; et le petit garçon s'est soumis. Ainsi l'enfant a désobéi à son père qui le *priait*, et a obéi à son aïeul qui lui *commandait*.

On n'inflige jamais une punition à celui-ci ; il ne reconnaît que l'autorité de l'âge et celle de sa mère. Un crime réputé affreux et sans exemple parmi les Indiens est celui d'un fils rebelle à sa mère. Lorsqu'elle est devenue vieille, il la nourrit.

Les enfants des Sauvages n'ont ni caprices ni humeurs, parce qu'ils ne désirent que ce qu'ils savent pouvoir obtenir. S'il arrive à un enfant de pleurer pour quelque chose que sa mère n'a pas, on lui dit d'aller prendre la chose où il l'a vue ; or, comme il n'est pas le plus fort, et qu'il sent sa faiblesse, il oublie l'objet de sa convoitise.

Quand le jeune Indien sent naître en lui le goût de la chasse, de la guerre, de la politique, il étudie et imite les arts qu'il voit pratiquer à son père ; il apprend alors à couler un canot, à tresser un filet, à manier l'arc, le fusil, le casse-tête, la hache ; à couper un arbre, à bâtir une hutte, à expliquer les *colliers*. Ce qui est un amusement pour le fils devient une autorité pour le père : le droit de force et de l'intelligence de celui-ci est reconnu, et ce droit le conduit peu à peu au pouvoir du Sachem.

Nous sommes restés jusqu'à midi à la porte de la cabane ; le soleil était devenu brûlant. Un de nos hôtes s'est avancé vers les petits garçons et leur a dit : *Enfants, le soleil vous mangera ; allez dormir*. Ils se sont tous écriés : *c'est juste*. Et pour toute marque d'obéissance ils ont continué de jouer, après être convenus que le soleil leur *mangeait* la tête.

Mais les femmes se sont levées, l'une montrant de la *sagamité* dans un vase de bois, l'autre un fruit favori, une troisième déroulant une natte pour se coucher : elles ont appelé la troupe obstinée, en joignant à chaque nom un mot de tendresse. A l'instant les enfants ont volé vers leurs mères comme une couvée d'oiseaux. Les femmes les ont saisis en riant, et chacune d'elles a emporté avec assez de peine son fils, qui mangeait dans les bras maternels ce qu'on venait de lui donner.

« Adieu, je ne sais si cette lettre écrite du milieu des bois vous arrivera jamais. »

Cependant, Châteaubriand vivement curieux de voir la merveille de l'Amérique du Nord, pour ne pas dire du monde entier, partit du village des Indiens pour se rendre, avec ses compagnons, à la chute du Niagara. Voici la belle description qu'il en fait :

« Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds.

« Depuis le lac Érié jusqu'au Saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. Sa cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval.

« Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes.

« La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs ; celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écumes, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme la fumée d'un embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

Après avoir « contemplé ce spectacle avec un plaisir mêlé de terreur » Châteaubriand désirait vivement descendre au bas de la chute ; malheureusement l'échelle indienne qui s'y trouvait jadis était rompue. Son guide voulut donc l'en détourner ; mais tout fut inutile, il fallut descendre. Laissons-le parler encore lui-même :

« En dépit des représentations de mon guide, je voulus me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissements de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessus de moi, je conservai ma tête, et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le rocher lisse et vertical n'offrait plus ni racines ni fentes où pouvoir reposer mes pieds.

« Je demeurai suspendu par la main à toute ma longueur, ne pouvant ni remonter ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps, et voyant la mort inévitable. Il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptais alors, suspendu sur le gouffre de Niagara.

« Enfin mes mains s'ouvrirent et je tombai. Par le bonheur le plus inouï je me trouvai sur le roc vif, où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal ; j'étais à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avais pas roulé ; mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à aussi bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche, je l'avais cassé au-dessus du coude.

« Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques Sauvages, qui avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau et me transportèrent chez eux.

(A Continuer.)

Lettre de J. J. Rousseau à d'Alembert, sur les Spectacles ou les Théâtres.

« Ce qui établit la prétendue nécessité des Spectacles, n'est point la bonne conscience qui éteint le goût des plaisirs frivoles : c'est le mécontentement de soi-